

CHARRITTE-DE-BAS : Un village souletin dans la Grande Guerre.

Si vous utilisez cet article,
merci de citer la source :
Association Ikerzaleak
Maison du Patrimoine
64130 Mauléon Licharre
<http://ikerzaleak.wordpress.com>

L'association Ikerzaleak, « les Amis du Musée Basque » et « les Amis de la Vieille Navarre » ont entrepris de faire l'inventaire des hommes du Pays basque intérieur partis à la guerre de 1914-1918. Gros travail qui porte sur chaque village et qui devrait s'achever fin 2016. Après l'étude de ces relevés, une fois la synthèse faite, nous terminerons en 2018 par une exposition et un livre.

De nombreux bénévoles s'activent à partir des registres d'état civil et des registres de recrutement militaire qui sont numérisés et disponibles sur internet.

En 1919, la mairie de Charritte-de-Bas a fait éditer un fascicule avec la liste de tous les combattants charrittains de la guerre et ceux morts pour la France. En avant-propos, Bernard Malet écrit : « nous remplissons un devoir sacré de reconnaissance patriotique envers tous nos mobilisés de la commune. Ces héros magnifiques ont quitté leurs familles et leurs intérêts particuliers pour aller défendre la France envahie, souillée, massacrée, ravagée, pillée et détruite par les cruels et criminels boches. » Il ajoute plus loin : « Nos vaillants poilus ont souffert pendant plus de 4 ans et demi ... un grand nombre sont tombés sur le champ d'honneur... Partout où nous rencontrerons leurs veuves, leurs orphelins ou leurs vieux pères et mères... ayons les plus respectueux égards pour eux ».

Les mobilisés, les insoumis et ceux qui reviennent pour combattre

Dans cette liste, il y a 82 combattants dont 14 morts, inscrits sur la plaque commémorative. Sur ces 14 noms, certains ne sont pas nés à Charritte mais y résidaient, de même que les soldats nés à Charritte peuvent figurer sur les monuments aux morts des villages environnants.

C'est le cas de **Jean Bédât** mort le 9 août 1918 inscrit sur le monument de Chéraute, de **Jean Rosères** disparu le 11 septembre 1915 qui figure sur le monument de Saint-Gladie ; des deux frères **Ayçaguer** qui sont à Viodos et de **Pierre Lannes** qui est à Baigts. Sans doute résidaient-ils dans ces villages en 1914.

Les familles bougeaient plus qu'on ne le pense : on pouvait naître à Lichos, Charre, Nabas et partir vivre là où il y avait du travail, en particulier les ouvriers agricoles, les métayers et certains artisans. Sans oublier que les Basques ont émigré beaucoup plus loin, au-delà des océans.

En étudiant les naissances dans l'état civil de 1868 à 1901, puis les registres de recrutement militaire, nous remarquons que sur 102 natifs de Charritte, 24 ne se présentent pas au service militaire et sont absents en août 1914 au moment de la mobilisation générale. Ils sont déclarés

Charritte-de-Bas pendant la Grande Guerre

insoumis au début de 1915. La plupart sont partis à Buenos Aires en Argentine ou à Montevideo en Uruguay. Deux sont aux États-Unis.

Les autorités s'inquiètent beaucoup de cette situation. Le sous-préfet de Mauléon alerte le préfet : « *le mal cantonné dans les régions immédiatement voisines de la frontière gagne tout l'arrondissement* » et il précise « *qu'un tiers des insoumis se sont enfuis au moment de l'appel de leur classe* ». A Charritte, à l'exception de deux frères (nés en 1891 et 1894) partis à la veille de la guerre, les autres avaient quitté le Pays basque beaucoup plus tôt.

Tout au long du conflit, le sous-préfet envoie des rapports alarmistes. Il s'inquiète des déserteurs qui viennent principalement des villages proches de la frontière. En ce qui concerne Charritte, les registres de recrutement militaires n'en signalent aucun.

Dans son livre *Déserteurs et insoumis basques de la Grande Guerre*, Jacques Garat écrit que : « *des listes infamantes portant noms, prénom, classe d'appel et domicile des insoumis de chaque canton seront affichées dans toutes les mairies en 1915* » et que les allocations de guerre ne seront pas versées aux familles des insoumis même si d'autres fils sont au combat.

Néanmoins quelques uns reviennent.

Grégoire Argain, dont les parents sont domiciliés à Charritte, est garçon de café à Buenos Aires. En août 1914 il est déclaré insoumis car absent lors de la mobilisation générale. Il rentre le 8 décembre 1914 et il est réintégré au 49^e R.I. Il est tué le 29 mai 1916 à Douaumont. Son nom est inscrit sur la plaque commémorative de Charritte.

Pierre Paul Elissalt, né à Charritte, est arrivé à New York le 5 mai 1911 sur le *Lusitania*, navire qui sera torpillé par les Allemands en mai 1915. Il vit dans l'état de l'Utah, où il exerce le métier de berger. En août 1914, Pierre Paul manque à l'appel, il est classé insoumis. Mais il s'engage dans l'armée américaine le 27 septembre 1917. Il décède le 2 février 1918 à l'hôpital de camp Green en Caroline du nord. On ignore où il fut blessé. Rayé des contrôles de l'insoumission le 30 juillet 1919, il est sur la plaque commémorative de Charritte.

Arnaud Fourcade, est maître d'hôtel au Plaza hôtel à Buenos Aires le 1er août 1914, Il rejoint son régiment le 14 octobre 1914, fait toute la guerre et reçoit la Croix de guerre avec étoile de bronze.

Un cas plus particulier est celui de **Louis-Joseph Mirassou**. Son père est né à Charritte, il est négociant et a épousé une Espagnole. Ils vivent à Malaga. Louis Joseph est donc né à Malaga le 26 octobre 1891, son père a fait faire une transcription sur le registre d'état civil de son village. C'est pour cela que nous le connaissons. Arrivé en France le 1^{er} octobre 1912 pour faire son service militaire, il est mobilisé à la déclaration de la guerre en août 1914, tué le 8 septembre à Marchais-en-Brie. Il est enterré au carré militaire communal de Provins.

Il n'est ni sur la liste générale des hommes mobilisés de la commune ni sur la liste des morts pour la France, ni sur le monument aux morts. ... Un héros oublié !!

Charritte-de-Bas pendant la Grande Guerre

Louis-Joseph avait un frère aîné **Jean-Joseph** né en 1886 qui lui n'est pas rentré d'Amérique et a été déclaré insoumis.

Morts, blessés, orphelins

Toutes les familles ont été touchées par ce conflit mais certaines plus que d'autres.

Dans la famille **Labouheure** 4 fils sont partis : Martin né en 1888, Jean-Bernard né en 1890, Alphonse-Jean en 1892, et Albert en 1893. Ce dernier est tué à Oulches (Chemin des Dames), le 28 septembre 1914.

4 fils chez **Lalagüe**: Pierre, Jean-Jules, Léon et Pierre-Paul .

3 fils chez **Touron** dont un, Jean, est tué en Belgique à Fontaine-Valmont, le 24 août 1914 et un autre, Jean-Pierre est fait prisonnier le même jour, à la même bataille.

2 fils Lapeyre : Arnaud et Pierre. Arnaud meurt à Castel dans la Somme le 18 avril 1918.

2 fils Lagaronne : Lucien et Antoine qui disparaît à Oulches le 12 octobre 1914.

Cette guerre fut une vraie hécatombe. Les soldats revinrent tous brisés moralement et physiquement. Les registres de recrutement nous renseignent sur les suites de la guerre. On sait par exemple qu'une grande majorité de blessés ne purent retrouver une vie normale.

C'est le cas de **Pierre Lauilhère** blessé par balle au Plateau de Craonne le 14 septembre 1914 puis à nouveau au Fort de Vaux le 23 juin 1916 par éclat d'obus. Il subit une trépanation. On lui donnera la Croix de guerre

Simon Sallaberry est blessé par l'éclatement d'un canon de fusil. Voici la description de la blessure : *brèche osseuse complète de la région pariétale droite*. Il en gardera de graves séquelles : tremblements, troubles visuels, migraines, défiguration légère.

Jean Pierre Sallaberry va en service commandé s'embrocher sur des fils de fer barbelés.

Pierre Betbeder blessé au bras droit, cuisse gauche et bas ventre.

Bertrand Bordenave est blessé 3 fois : le 26 septembre 1915, le 3 juin 1918 et le 23 octobre 1918. Il recevra la Croix de guerre.

Beaucoup reviennent avec des troubles pulmonaires dus à la guerre des gaz. Toujours sur les registres de l'armée, on voit que la grande majorité des soldats qui reviennent ont des pensions pour bronchite chronique, emphysème, tuberculose.

C'est le cas d'**Étienne Récalc** qui est gazé en 1917 et qui en souffre tout le restant de sa vie.



Monument aux morts de Charritte-de-Bas

Charritte-de-Bas pendant la Grande Guerre

Également d'**Ambroise Etchecopar** qui avait les poumons fragiles avant la guerre et qui, gazé dans la Somme en 17, meurt en 1923.

Jean Diharse lui aussi meurt peu de temps après la guerre - en 1920 - de bacillose pulmonaire bilatérale. Il avait 2 enfants.

L'État s'occupe dès 1917 des enfants des victimes de la guerre et le 27 juillet 1917 une loi est promulguée qui crée les pupilles de la Nation. Les enfants sont adoptés par la Nation, les familles conservant le plein exercice de leurs droits et le libre choix des moyens d'éducation.

A Charritte, une douzaine d'enfants bénéficient de ce statut.

En 1914-1918, c'est le monde paysan qui paie le plus lourd tribut à la guerre : métayers, ouvriers agricoles, cultivateurs. 50% des soldats partis à la guerre sont des paysans. Néanmoins on est étonné de trouver dans ce village une grande variété de métiers.

- Des commerçants : 2 boulangers, 1 boucher charcutier, 1 minotier, 1 meunier, 3 laitiers.
- Des artisans : 3 menuisiers, 2 forgerons, 2 maçons, 1 cordonnier, 2 sandaliers, 1 conducteur d'auto, 1 mécanicien auto.
- Et puis 2 cantonniers, 1 élève comptable des Chemins de fer du Midi, 1 élève instituteur et 1 élève ecclésiastique, 1 chef d'usine électrique.
- 1 garçon de café, 1 maître d'hôtel, 1 valet de pied qui travaillaient à Bordeaux ou à Paris, 1 instituteur à Biarritz et 1 palefrenier jockey à Arcachon.

Cette énumération nous montre la diversité des professions. Les aînés reprenaient la propriété familiale, les cadets devaient exercer d'autres métiers ou bien émigraient.

Pendant ce temps le village continuait à vivre tant bien que mal.

On apprend peu de choses sur la vie quotidienne dans les archives de la sous-préfecture de Mauléon et dans les délibérations du conseil municipal.

A Charritte, il y avait à cette époque un haras tenu par Saint-Jean Argain qui avait été mobilisé en août 1914. Le conseil municipal écrit à l'autorité militaire puis au sous-préfet afin de demander un sursis pour Argain classe 1894, afin qu'il puisse poursuivre son activité et que la région ne soit pas privée de son élevage mulassier. *« Le nombre moyen des juments saillies les années précédentes au haras Argain dépassant 500, le non fonctionnement de ce haras a causé dans la région une perte très importante. Pour ces considérations et en raison du caractère d'utilité publique que revêt le haras, le conseil municipal interprète les sentiments des conseils municipaux de 42 communes et sollicite... la mise en sursis d'appel pour la monte à dater du 1^{er} mars 1916 afin qu'il puisse faire fonctionner son haras pour la reproduction mulassière. »*

Le conseil espérait que par analogie avec ce qui se pratiquait pour d'autres industries, usines, entreprises d'une moins importante utilité publique, la demande serait favorablement accueillie. La région tout entière en serait vivement reconnaissante.

Contrairement à l'année précédente cette lettre reçoit un avis favorable.

Un autre délibération est adoptée le 26 novembre 1917 au sujet des réfugiés des départements

Charritte-de-Bas pendant la Grande Guerre

envahis que le ville de Mauléon se chargeait de loger. Chaque commune du canton doit verser une indemnité de 0 fr 25 par jour pour l'entretien de chaque réfugié. Le contingent de Charritte est de 3 réfugiés.

Le conseil municipal déclare : « *la commune entretenant déjà un réfugié belge il ne resterait qu'à pourvoir à la dépense de 2, ce qui fait 0 fr 50 par jour, ou 15 francs par mois ; que le vote de cette somme étant un devoir de solidarité patriotique il propose de voter un total de 90 francs pour 6 mois à dater du 17 janvier prochain, un premier mandat de 50 francs ayant été délivré le 20 octobre dernier.* »

Le rôle des femmes, méconnu et indispensable

Nous avons des renseignements sur les soldats partis à la guerre grâce aux registres de recrutement militaire et aux lettres qu'ils envoient à leur famille et qui ont été parfois conservées. Mais les réponses des mères, des sœurs, des épouses, le plus souvent n'existent plus. Les poilus dans leur tranchées ne pouvaient pas les conserver. Il y eut d'après Clémentine Vidal-Naquet - une historienne qui étudie cette période - 1 million de lettres envoyées chaque jour.

Les femmes sont absentes aussi des délibérations du conseil municipal. On sait qu'elle reçoivent une allocation de guerre et qu'elles doivent se débrouiller avec l'aide de leurs parents - s'ils sont encore en vie - ou bien de leurs enfants trop jeunes pour partir à la guerre. Les cultivatrices doivent manier la charrue. D'autres dans des milieux plus bourgeois, se transforment en infirmières pour les blessés qui arrivent à l'hôpital Travail des femmes dans le Gers Saint Louis de Mauléon. Une institutrice remplace l'instituteur.

Les femmes ont essayé de maintenir la vie et l'activité pendant la guerre et parfois au delà, et la Patrie reconnaissante a attendu plus de 25 ans pour leur accorder le droit de vote : en 1944 !!!

Le témoignage d'une petite fille qui se souvient des confidences de sa grand mère est très intéressant :

« Quand mon mari est parti à la guerre, j'avais un enfant. J'ai gardé nos vaches mais j'avais besoin de me faire aider, j'ai donc pris un commis qui avait 15 ans, son père était venu pour « accorder » et m'avait dit c'est un vaurien vous aurez du mal et j'ai eu du mal avec lui. J'ai dû le renvoyer.

Ensuite j'ai eu un autre commis, un gentil garçon de 15 ans, il était petit de taille. Je le considérais comme mon fils et il est resté longtemps car lorsque l'âge de partir est arrivé, l'armée n'en voulait pas, il était trop petit et il revenait chez nous en disant « ce n'est pas pour cette fois ! ».

Un jour de Toussaint, tout le monde était parti à la messe et au retour les vaches étaient dans le maïs. Je suis allée pieds nus les rechercher et j'ai pu les faire sortir.

On s'entraidait dans les familles ; j'avais un frère qui avait 6 enfants et qui était trop vieux pour aller à la guerre ; il venait m'aider. J'étais aussi favorisée car j'avais une faucheuse mécanique qui me facilitait le travail.

Ma hantise c'était de voir le maire arriver avec un télégramme.

J'ai continué les travaux de la ferme et quand mon mari est rentré, j'avais économisé la moitié de

Charritte-de-Bas pendant la Grande Guerre

la somme qu'il fallait pour dédommager ses frères et j'en étais très fière.

Quand mon mari est revenu il a dit en regardant notre fils : « j'aimerais mieux le voir mort plutôt que de le voir subir ce que l'on a subi » mais je ne l'ai jamais entendu dire du mal des Allemands, il était très digne.

La guerre a fait des dégâts dans tous les domaines. On parle de destruction des corps et d'une société ravagée. Les couples ont du mal à se reconnaître.

Les femmes ont essayé de prendre leur vie en main et il y a un malaise des hommes. On retrouve ce thème dans la littérature : dans l'épilogue du roman de Roger Martin du Gard : *Les Thibault* l'un des héros, Antoine, est revenu les poumons brûlés par les gaz, il ne reconnaît plus rien de sa vie précédente, il est perdu, il dit qu'il n'a « pas même de haine pour le boche d'en-face victime des mêmes absurdités » il mourra à la fin du livre. Un de ses amis est revenu blessé et impuissant. ...

Tous ces drames que l'on trouve dans la littérature d'après guerre, constituent l'histoire de ces hommes qui reviennent dans leurs villes ou dans leurs villages, la plupart avec des troubles pulmonaires et des séquelles de blessures graves. La vie est bouleversée pour longtemps. Il en est ainsi à Charritte comme dans les autres villages. Une historienne a écrit « a-t-on jamais guéri de la Grande Guerre ? »

Michèle Etchegoyhen